

Prologue

10 octobre 2015. Ses oreilles bourdonnent, sont brûlantes. Le sang cogne à ses tempes tandis qu'il vocifère, rugit, tempête et lui déverse en les vomissant sa hargne et sa haine au visage :

— Tu commences à me faire chier ! Marre de ta gueule de raie ! Tu veux la bagarre ? Tu vas l'avoir, mais ça va pas être gai, j'te préviens...

Juliette serre les poings de toutes ses forces. Ses ongles s'enfoncent douloureusement dans ses paumes. Elle tente d'imaginer ce bouclier de verre protecteur sur lequel les insultes viendraient rebondir. En vain. Sans qu'elle puisse répondre, si ce n'est en une obsécration muette, hurlant en elle-même des appels au secours à des dieux devenus sourds depuis trop longtemps.

Au cours des dernières années, peu à peu, goutte à goutte, sournoisement, insidieusement, à pas feutrés ou de géant, les choses se sont dégradées. Les « violences conjugales » dont à présent les victimes osent enfin parler ne se réduisent pas aux seules claques assénées. Les mots sont des armes puissantes, des scarifications qui provoquent des douleurs térébrantes, des clous plantés dans le cerveau. Sous la logorrhée massacante, on se recroqueville quand tout le corps se tend, se raidit et se révulse, la bile refluant dans l'œsophage en irrépessibles haut-

le-cœur. Le goût âcre, l'empyreume des mots fielleux jaillis de la bouche tordue sont autant de frappes reçues comme des uppercuts. Le cœur, lui, tachycarde dangereusement, coupant le souffle, bâillonnant la parole dans l'impossibilité de franchir la barrière des lèvres. Que s'est-il donc passé pour en arriver à ce simulacre de couple qui n'en est plus un, dans lequel seuls les maux agressifs infligés circulent, maltraitant, paralysant ? Juliette est engluée dans cette relation dont elle ne parvient pas à s'extraire. Pourquoi ?

La maltraitance subie et ses corollaires seraient-ils inscrits dans les gènes, transmis comme une fatalité répétitive de générations de femmes en générations de femmes ? Dans les discours, les histoires familiales confiées ou suggérées, sans doute. Peut-être est-ce là qu'il faut aller creuser, remonter le temps pour lui échapper, rompre la malédiction. Aller à la recherche et à la rencontre de ces femmes, de leurs secrets à demi éventés, de leur histoire singulière. Fouiller aussi les souvenirs pour extraire cette écharde qui la fait claudiquer dans la vie, pour enfin marcher droit, en toute légèreté. La tête haute. En toute liberté.

C'est vers Paris que le TER 3431 au départ de Granville emporte Juliette. En cette mi-octobre d'été indien qui ne déclare pas forfait, un voile opaque, jaunâtre s'est soudainement abattu sur ce coin de Normandie en le barbouillant d'opalescence, salissant à tel point le ciel que la nuit semble retombée. Une tempête venue des Açores s'en est allée chatouiller l'Irlande, laissant des nuages crasseux et sombres glisser derrière elle en guise de traîne. Les paysages ont pris un coup de spleen dans l'aile. Les vaches dans les prairies défilantes, floutées à leur tour, ne lèvent même plus les yeux vers ce train qui passe non loin d'elles.

La voyageuse éprouve à la gorge l'étouffoir des mauvais jours. La boule qui oppresse son cou la contraint à forcer sa déglutition. Des larmes affleurent à ses paupières, sans

qu'elle les ait convoquées. Elle ne sait pas vraiment pourquoi cette chape de tristesse est venue l'assaillir. Pourtant, elle est heureuse d'être en route vers la capitale. Elle va y retrouver son enfant, elle va revoir ses amis, son agenda est bien rempli. Tout ce qu'elle a laissé et perdu d'elle en suivant celui qui, d'amoureux fou, est devenu bourreau. Pourtant, ce coup de blues s'est abattu sur elle comme la noirceur du ciel en deuil sur les villages de la Manche. Curieusement, la petite phrase a jailli toute seule à son esprit, une fois encore, sans qu'elle s'y soit attendue, antienne aussi horripilante que le bombillement du vol erratique d'une guêpe. Le chagrin occasionné par le décès trop récent d'Anne, son amie chère, est vif encore. Une absence définitive, impossible à accepter. Avant-hier encore, elle lui parlait, sans rien dire, comme souvent elle le fait avec son père lui aussi disparu. Monologue silencieux, soliloque apaisant parfois, comme si une réponse allait venir, ou un signe. Les cendres d'Anne, suivant ses volontés, ont été offertes à l'océan. Quelques années en arrière, c'est à la terre catalane que Juliette avait rendu celles de son père. Deux retours au Grand Tout, aux éléments qui bornent notre monde et la vie : le feu, la terre, l'air et l'eau. Juliette n'a pas encore songé à ce qu'elle voudrait qu'il advînt d'elle, quel devenir pour d'éventuelles cendres. Orgueil suprême ? Ignorer la mort en procrastinant, en repoussant les décisions, les échéances, malgré la sournoise vieillesse qui approche à pas feutrés, use, érode, fait doucement son petit travail de sape. Il faudra bien y songer, accepter sereinement, un jour. Auparavant, il faut élucider certains mystères, dévider l'écheveau en tirant sur le fil du passé pour tenter de comprendre les femmes qui l'ont précédée et faite.

Ce sera un périple plus long que celui du TER 3431. Juliette sait déjà qu'il sera souvent douloureux, émaillé d'épisodes dramatiques, semé de tragédies individuelles et collectives, petites histoires ballottées par la grande. Si elle

se rend aujourd'hui à Paris, c'est non seulement pour souffler un peu, mais encore parce qu'un rendez-vous éclairera peut-être sa quête.

Est-ce cela aussi qui l'a brutalement attristée ? Quand il lui arrive de penser à sa mère, la maudite petite phrase empoisonnée refait surface :

« Quand on n'a pas eu de mère, on ne devrait pas avoir d'enfant. »

Juliette est cette enfant, cette erreur. Celle de cette mère qui n'a pas eu de mère. Les hasards de la vie, si seulement elle y croyait, l'ont entraînée en Normandie, bien loin des vignes et du soleil catalan si chers à son père et qui ont baigné son enfance de lumière et de vin doux aux reflets de grenat. À présent, au bord de la Manche, cette mer glaciale dans laquelle elle n'est jamais entrée, elle a trop souvent froid. Toutefois, c'est non loin de sa prison dorée que tout a commencé, que se trouve le berceau normand des femmes de sa famille.

Trois filles sont nées de sa grand-mère au foyer des Doré. Trois filles qui vécurent, longtemps parfois, ou trop brièvement, et deux petits garçons qui n'ont pas survécu. Juliette descend de la plus jeune. Elle sait qu'il est temps de chercher et d'affronter ses propres démons.

Une femme entre deux âges, grise comme une petite souris, dont le visage souriant est empreint de bonté et de douceur, l'accueille au siège des archives provinciales de France des « Filles de la charité de Saint-Vincent-de-Paul ». Elle est vêtue simplement, tête nue. Juliette s'était presque attendue à être reçue par une religieuse en longue robe ardoise, tablier bleu et large cornette blanche, comme en portaient encore dans son enfance celles qui enseignaient à l'école où sa mère l'avait inscrite. Faut-il y voir là une première répétition ? Après avoir correspondu par mail avec sœur Annie, rendez-vous avait été pris avec cette nonne archiviste. Juliette arrive le cœur battant, bien trop en avance. Elle attend donc un peu plus loin, assise

à la terrasse d'un café, au coin de cette rue très commerçante du septième arrondissement.

Sœur Annie conduit Juliette dans ce très beau bâtiment vers une vaste pièce qui doit servir de salle de réunion. Elle lui fait la surprise d'avoir préparé et étalé sur la longue table une impressionnante quantité de photos, triées selon les dates que la visiteuse lui avait indiquées au cours de leurs échanges épistolaires. Elle fait également un petit rappel historique de la congrégation. Saint-Vincent-de-Paul s'était alarmé de la pauvreté dans les campagnes et avait sollicité quelques « Dames de condition » pour tenter d'endiguer ce fléau. C'est donc en 1617 que la fondation des Dames de la Charité vit le jour, à l'aide d'une aristocrate : Louise de Marillac. À Bernay, dans l'Eure, ce sera la Confrérie des Dames de la Charité. Or, ces dames, bien intentionnées, envoyaient leurs servantes auprès des plus démunis, ce qui n'était pas vraiment... charitable. Aussi, l'ordre religieux des Filles de la Charité fut-il fondé, les sœurs œuvrant auprès des pauvres sous la dépendance financière des dames. Au fil du temps, l'ordre évolua, un orphelinat fut créé à Bernay, rue de la Charentonne. Juliette avait précisé à sœur Annie que la période allant de la fin des années 1920 au début des années 1930 concentrait ses recherches sur sa mère, Denise Doré.

Si cette dernière avait fait le récit de ses souvenirs d'enfance, Juliette éprouvait le besoin de poser des visages, des images, des lieux, de la vie sur cette histoire. Elle ne s'est pas rendue à Bernay, sans doute ira-t-elle un jour, mais grâce à la sœur archiviste, elle voit vivre ce village, et surtout, son orphelinat. Elle photographie cartes postales et photos anciennes, certaines un peu jaunies et cornées, mais encore si nettes. Elle visualise à présent ce qu'a pu ressentir sa mère, alors fillette de cinq ans, si petite, en arrivant devant l'entrée majestueuse du bâtiment, en découvrant ses compagnes d'infortune, les religieuses et les prêtres qui entouraient

les enfants. Avait-elle été aussi impressionnée que Juliette par ces fameuses cornettes blanches qui faisaient ressembler les nonnes à de grands oiseaux marins ? Quelques-unes des photos ont certainement été prises dans le but de montrer une image idyllique de l'établissement : celles des représentations théâtrales que donnaient les orphelines. Des photos de groupes, comme celle d'une classe, où toutes les fillettes auraient dû sourire.

En rentrant à son hôtel, Juliette se précipite sur son ordinateur pour y déposer tous ses clichés et les observer plus attentivement. Elle les fait défiler un à un à l'écran, zoome sur les visages des petites filles. Soudain, elle la voit. Sur le rang du haut d'une photo en noir et blanc qui rassemble de nombreux enfants de tous âges. Elle est parmi les plus grandes. L'expression est fermée et le regard tellement triste. Juliette sait que c'est bien elle, Denise, sa mère, cette presque adolescente de onze ou douze ans. Les cheveux très noirs, coupés au carré, raie au milieu du crâne, encadrent le visage mangé par les prunelles sombres. Juliette reconnaît sur ces traits un peu des siens au même âge, la rondeur des joues, la forme du nez, une allure générale comme retenue, timide peut-être face à l'objectif. Si Denise possédait des photos d'elle prises lorsqu'elle était jeune fille, elle n'avait en revanche de son enfance si malmenée, aucun souvenir sur papier glacé.

Juliette la contemple longuement. Elle sait maintenant pourquoi l'enfant ne peut pas sourire. Et cela lui fait mal. Pour sa mère, bien sûr, qui a toute sa vie durant porté en elle les stigmates des événements qui l'ont emmurée dans une indicible douleur et une peur permanente. Pour elle, Juliette, qui n'a cessé de quêter son amour sans que cette mère n'ait jamais pu ni su le lui donner. Ce qui a circulé entre elles de non-dits, de ressentiments, de moments de haine, elle le lui a restitué tandis que la vieille dame agonisait sur son lit d'hôpital. Dans un courrier, lui livrant enfin tout ce

trop-plein qui débordait d'elle, sans avoir réussi à vraiment comprendre. Cette très longue missive, écrite au cours de trois nuits sans sommeil avant le dernier soupir de Denise, elle a demandé qu'on la dépose entre ses mains, avant de sceller le cercueil. Tout ce qu'elle n'avait jamais pu lui dire et qui les avait déchirées, tout ce qu'elle avait enfin osé écrire brûlerait, serait détruit à tout jamais. Cela partirait en fumée, mais Juliette serait apaisée, parce qu'elle avait rendu à sa mère ce qui lui appartenait.

Il faut donc à présent mettre en mots le récit afin d'exorciser les maux. Raconter les histoires, et au fil de l'Histoire, embarquer pour l'au-delà des mères...